
De la culpabilité à l'aveu, itinéraire de deux âmes fracassées

La double histoire d'une infirmière et d'un adolescent hospitalisé

Pas douce
de Jeanne Waltz

Un gamin de 14 ans, genou broyé, est cloué sur un lit d'hôpital. Il joue avec une balle rouge qu'il a suspendue au bout d'une ficelle, et dont les oscillations rappellent celles de l'ampoule électrique « balancée » par Pierre Larquey dans *Le Corbeau* (1943). Il s'agissait, dans le film d'Henri Georges Clouzot réalisé sous l'Occupation, de démasquer un délateur dans un univers en déliquescence, où chaque citoyen assume son secret plus ou moins avouable, et où le va-et-vient de la lampe, les variations qu'elle imprime sur les murs entre l'ombre et la lumière illustrent la difficulté à identifier vérité et mensonge, bien et mal.

Il s'agit ici d'un double dilemme. Celui d'une jeune femme coupable d'un geste inconsidéré et qui se demande si elle va se dénon-

cer. Et celui de sa victime, qui, seule à connaître son agresseur, se trouve plongée dans le trouble.

Clouzot fut qualifié de « *chirurgien en blouse noire* ». Ici, Fred (Isild Le Besco, qui habite son rôle avec intensité, comme toujours) est infirmière dans un hôpital, paumée en blouse blanche. Fâchée avec son père, plaquée par son compagnon, elle reçoit le monde comme une violence, riposte par la brutalité, se réfugie sous une carapace d'indomptable qui ne lui correspond pas. Chacun de ses gestes extrêmes, cynisme social ou actes de liberté sexuelle, constitue une étape de son autodestruction. Jusqu'au jour où elle décide de se supprimer.

Un mort en face

« *Le film ne raconte pas l'histoire d'une fille qui rate son suicide, mais qui le réussit en ne mourant pas* », dit Jeanne Waltz, la réalisatrice. Dans un coin de forêt, le

coup de fusil qu'elle s'était destiné change de cible et atteint un adolescent qui s'amusait à tirer au lance-pierre sur des oiseaux.

Transfert ? Fred passe à l'acte sur quelqu'un qui lui apparaît comme un prédateur, parce qu'elle n'a pas vraiment envie de disparaître. Le garçon sur lequel elle a tiré, et qui se révèle insupportable à l'hôpital, autant à l'égard du personnel soignant qu'à celui de ses parents séparés, est son double, barricadé comme elle de l'intérieur.

L'histoire que raconte Jeanne Waltz est dédoublée. Fred comme Marco, l'adolescent, ont besoin d'un choc pour réapprendre à appréhender les autres et à se sentir en accord avec eux-mêmes. Seule infirmière à oser affronter l'odieux patient, Fred entame à la fois un combat avec Marco et avec sa conscience. Il s'agit d'apprivoiser l'autre, de s'apprivoiser soi-même.

Itinéraire d'une réelle complexité psychologique, de la culpabilité à l'aveu et à la reconstruction, que la cinéaste illustre par le jusqu'au-boutisme des comportements physiques. Mais, capable de se précipiter à bicyclette dans un lac, Fred se révèle apte à la douceur qu'exige son métier, en dépit de ce qu'annonçait le titre. Payée pour soigner et non pour tuer, elle dompte l'affreux jojo immobilisé qui voulait véhiculer son lit dans les couloirs pour voir un mort en face. La porte de la morgue reste fermée, celle de la réconciliation avec la vie s'entrouvre. Symbole des tourments autodestructeurs, la balle rouge peut s'immobiliser. ■

JEAN-LUC DOUIN

Film franco-suisse. Avec Isild Le Besco, Steven Pinheiro de Almeida, Lio.
(1 h 42.)